Joseph Billioud et l'histoire de l'Art

Comment Joseph Billioud, auteur d'une solide thèse sur les Etats de Bourgogne, qui le désignait pour l'histoire des institutions féodales et royales, fussent-elles provençales, à l'imitation de son confrère et ami Raoul Busquet, s'est-il tourné vers l'histoire de l'art, et spécialement de l'art des XVII[e] et XVIII[e] siècles ?

Ses premiers pas en ce domaine, chatoyant mais incertain, sont ceux d'un chartiste et d'un bibliothécaire : sa remarquable contribution au tome II de l'Encyclopédie des Bouches-du-Rhône. Cette étude sur les manuscrits provençaux à enluminures exécutées pour des bibliothèques provençales (890-1708), contient en une quarantaine de pages in-4° des précisions très nouvelles et abondantes. Si le professionnel des bibliothèques disserte avec pertinence sur les datations délicates, on sent dans ce qu'il dit de la décoration et de l'enluminure un tempérament d'historien de l'art raffiné, capable de faire sentir le charme austère d'une lettre ornée ou d'une miniature liturgique, où le réalisme se combine avec les splendeurs traditionnelles. Les catalogues des expositions de 1927, 1928, 1929, et plus tard de 1947, tenues à la Bibliothèque municipale de Marseille et au Musée Cantini, embrassent le livre et l'estampe en France et en Provence, du Moyen Age à l'époque contemporaine ; mais Joseph Billioud n'a rien traité au-delà de la fin du XIX[e] siècle, non qu'il n'appréciât pas l'art du livre contemporain, mais parce qu'il voulait que le temps fît son œuvre et se gardait d'imposer son avis au lecteur. Par contre, il se sentait très à l'aise dans les périodes passées, et il rattachait toujours le livre et la typographie aux grands courants artistiques. C'est si vrai que dans des expositions d'ensemble ne comprenant pas uniquement des livres, par exemple, celles du « Cent cinquantième anniversaire de la Révolution française », ou de l' « Epoque 1848 », de « Marseille au temps de Pierre

Puget », son goût pour tout ce qui concernait les archives, objets d'art, tableaux, était remarqué et admiré de ceux qui ont eu l'occasion de travailler avec lui à la préparation de ces manifestations, et même des plus pointilleux censeurs. Ses connaissances étaient vastes, mais très équilibrées. Nous avons souligné celles du bibliothécaire, qui n'ignorait rien de son fonds de Provence, mais qui ne négligeait pas d'élargir son horizon.

Chargé de la conservation du Cabinet des Médailles de la Ville, ce très habile numismate avait l'attention toujours en éveil ; les monnaies étaient pour lui une école de précision et le détail esthétique, souvent difficile à reconnaître, ne lui échappait pas. Ainsi, l'étude sur *Les pals et les lys du comté de Provence*, parue en 1932, touche à des questions d'héraldique délicates, faisant appel aux monnaies, aux sceaux, au livre, etc., et situant ce problème par rapport à l'art de Provence en général. On peut regretter que les études de numismatique artistique n'aient pas tenu une plus grande place dans sa bibliographie, car il était fait pour y exceller, et l'art des monnaies médiévales est un art concis, digne d'un homme qui parlait peu et à bon escient.

Joseph Billioud consacra à la peinture et au dessin du XVIIIe et du XIXe siècles la très remarquable préface à l'exposition « J.-A. Constantin et le romantisme de son temps », Aix, 1930. L'auteur analyse l'œuvre d'un des rares Provençaux qui ait senti vraiment le souffle préromantique. Après cette date, il hésite : remontera-t-il dans le passé, ou étudiera-t-il les artistes du XIXe siècle ? A part le très pertinent catalogue de l'exposition « Daumier » au Musée Cantini en 1946, à part un article sur la famille de ce peintre, un autre sur « Louis David et Marseille », Joseph Billioud ne s'est pas intéressé au XIXe siècle ; il le connaissait pourtant de façon parfaite. Pour l'époque contemporaine, c'est encore plus maigre : un compte rendu d'une exposition « Seyssaud », et l'article sur Louis Bottinelly, en collaboration avec Henry Braun, qu'il n'a pas vu paraître ; or Bottinelly était un sculpteur dans la tradition classique, ce qui n'excluait pas chez lui une forte personnalité. Les productions de notre époque, Joseph Billioud les jugeait en général signes de décadence, pédantes, en même temps que d'un faux « primitivisme ».

C'est en 1933, et dans les années suivantes, qu'il publie peu à peu les résultats de ses recherches sur la famille Duparc, les aïeux de Françoise Duparc, Antoine, Pierre Bernard. L'article paru en

1938 dans *la Gazette des Beaux-Arts* et les notes bibliographiques et pièces justificatives parues dans les *Mémoires de l'Institut historique de Provence* en 1938 mettent en pleine lumière une physionomie d'artiste probe, qui a vécu modestement, dont le génie éclatant a pu être comparé à celui de Chardin. Ces pages, travaillées durant des années à l'aide des archives notariées, privées et publiques, sont un modèle. La biographie du sculpteur marseillais Antoine Duparc, étonnant nomade, bien connu, sans atteindre à la gloire de sa fille, nous fait bien pénétrer dans l'existence de ces artistes de l'âge classique, pas tous besogneux, mais tous attachés aux confréries artistiques qui étaient un gage de stabilité, puis tenaillés par le désir de voir le vaste monde et de modifier leur manière de sculpter, de peindre, de sentir. Fait digne d'être noté, un article paru dans la revue *Marseille,* en 1963, peu avant la mort de l'auteur, fait état de quatre toiles inédites de Pierre Bernard, qu'il avait signalé à l'attention du public érudit en 1937.

Les études de Joseph Billioud sur Pierre et François Puget sont précieuses pour situer et éclairer un certain nombre de points demeurés obscurs ; là encore, les notaires et l'état civil se sont montrés extrêmement utiles.

A cette exploration méthodique des milieux artistiques marseillais du XVIIe et du XVIIIe siècles, il faut joindre la connaissance de ceux de l'Arsenal des galères de Marseille et des chantiers de Toulon. Cela a permis à notre auteur d'établir la biographie de Meiffren Conte et Pierre Bedeau, peintres de talent, en 1937, dans le *Bulletin officiel du Vieux-Marseille.* Le bel article sur l'Art naval et les artistes provençaux paru dans la revue *Marseille* en 1956 précède une étude sur les Garavaque (1958), dynastie d'artistes provençaux très intéressants, qui n'ont toutefois pas atteint la célébrité des Duparc. Le tableau de Jean Kappeler rappelant un événement historique important (1756), et évoquant un aspect disparu du Vieux-Port, a fourni à Joseph Billioud un article court, mais où il montre l'étendue de sa documentation historique et artistique (revue *Marseille,* 1941). Tout aussi brève est l'identification du retable d'Etienne Peson (1519), dans les *Mémoires de l'Institut historique de Provence,* 1939, mais capitale pour la chronologie de la peinture marseillaise.

Dans le numéro spécial de la revue *Arts et livres de Provence* consacré à Gardanne, en 1956, Joseph Billioud se met à traiter avec maîtrise d'un sujet proche : le collectionneur. Les Gueydan étaient de grands seigneurs qui avaient commandé, pour le château de Valabre, des toiles à des artistes de la plus grande réputation ; différentes parties de leurs domaines possédaient déjà de beaux morceaux d'architecture. Les auxiliaires de l'art ne sont pas oubliés non plus : l'histoire d'une famille de marbriers célèbres, les Fossati, nous est racontée (*Provence historique*, 1954). Des monographies de ce genre seraient souhaitables et feraient apparaître des procédés oubliés dans l'art de sculpter ou de bâtir. Ainsi, les relations entre les artistes et leur clientèle, les adjudications ou rabais, les contrats boiteux, rien n'échappait à notre confrère, qui était au courant des plus infimes particularités de la condition des artistes et artisans.

Les pages malheureusement trop courtes publiées dans *la Provence marseillaise et rhodanienne*, 1946, sous sa signature, appelaient une suite et plus de développement : *L'architecture et la sculpture du Moyen Age à 1850*, et *La peinture, des enlumineurs à Granet.* Ces trente-deux pages valent des chapitres de critiques verbeuses et tâtonnantes, dont notre époque a trop souvent le secret. Après les avoir lues, on regrette que ce grand volume qu'il aurait été capable de donner sur l'art de la Provence de 1500 à 1789 n'ait pas été écrit. Les notes, les articles, si abondants et si parlants soient-ils, ne donnent qu'une idée insuffisante de cette vivante histoire de l'art du Sud-Est qu'était Joseph Billioud.

Mais il est un secteur de l'activité de la ville qui touche forcément à l'histoire de l'art, c'est l'urbanisme. Depuis qu'il avait écrit la biographie des frères Gérard, parue dans le *Bulletin officiel du Musée du Vieux-Marseille,* en 1948, qui énumère les œuvres de ces deux architectes, de Saint-Cannat - les Prêcheurs jusqu'à l'ancien Palais de Justice, place Daviel, il n'avait cessé de se passionner pour les questions d'architecture, de topographie urbaine. *Marseille,* revue municipale, et quelquefois *Arts et livres de Provence,* ont reçu ses articles, qu'il est bien difficile de prendre en défaut, tant les pièces justificatives sont produites à propos et l'illustration très minutieusement choisie. Sans épuiser la riche matière que fournit cette immense commune, égale en superficie au département de la Seine, citons entre autres articles appartenant vraiment à l'histoire de l'architecture, ceux sur l'hospice de la Charité, sur les anciens projets

d'agrandissement de l'hôtel de ville, sur le fort Saint-Nicolas, sur les débuts de La Canebière, l'hôtel du chevalier Marin, et bien d'autres maisons de négociants cossus anéanties aujourd'hui, ou existant encore, certaines bien défigurées, sur une statue de Joséphine disparue devant l'ancien Jardin des plantes, etc. Ajoutons que Joseph Billioud avait révisé l'album de R. Busquet et d'E. Isnard sur les *Monuments de Marseille,* et cela lui a fourni l'occasion de mises au point précises.

Cette revue *Marseille,* très bien illustrée, qu'il prenait à cœur de maintenir à un haut niveau scientifique, fait honneur à la ville de Marseille et à son rédacteur en chef.

Jusqu'en 1958, Joseph Billioud ne s'est pas contenté de chercher des documents, de les publier. Le ministère de l'Education nationale l'avait nommé conservateur des antiquités et objets d'art du département. Il en parcourait des communes, et il avait eu l'occasion de faire classer certains objets d'art et tableaux. C'était toujours une vraie joie pour lui. En 1939, les jours s'assombrirent ; jusqu'en 1945, il fallut veiller sur les dépôts d'objets d'art, changés de place à plusieurs reprises, au milieu d'épisodes tragi-comiques. Il fit tout ce travail sans bruit, modestement. Les objets d'art et les tableaux des Bouches-du-Rhône, pendant cette période troublée, lui doivent beaucoup.

Joseph Billioud, par sa formation, avait le choix entre plusieurs périodes de l'histoire de l'art ; il choisit avec prédilection celle qu'on nomme l'âge classique, sans négliger les apports baroques et les prolongements du début du XIX[e] siècle : choix qui surprend de la part d'un médiéviste de valeur. Ses études, ses humanités, très solides et très traditionnelles, l'avaient préparé à comprendre la mentalité des clients des artistes de ce temps.

Peu de gens étaient aussi familiarisés que lui avec la pensée religieuse des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, hérésies comprises, bien entendu ; il était capable de lire les plus illisibles écrivains qui enchantaient les bourgeois marseillais sous Louis XIV, pourvu qu'ils livrassent les secrets du cœur d'un notable dont le portrait énigmatique paraissait se moquer des documents.

Les artistes qui vivaient en tribus étroitement solidaires, bien loin des désordres, et économes, sachant leur métier — parfois trop bien — le ravissaient, parce qu'ils s'éloignaient de l'idée communé-

ment admise du bohème intempérant. L'ébéniste, le tailleur de pierre, le sculpteur sur bois, le serrurier accroché à ses balcons de fer forgé, et le peintre de portraits et de paysages faisaient partie de la grande communauté des gens qui connaissaient leur affaire, et c'est parce que la noblesse avait perdu le goût de sa propre tâche, avec une partie du clergé, que l'édifice s'écroula. L'histoire des idées et des sentiments s'éclaire non seulement avec les livres, mais avec les testaments et les quittances du temps ; les artistes peignaient des nobles et des magistrats portant sur leur visage la hauteur ou la décence ; ils peignaient aussi le martyre d'une sainte qui ressemblait à leur maîtresse ou à leur fille ; les bourreaux, modèles recrutés sur le quai du Port, étaient semblables à des forçats, et le bon jeune homme, — peut-être un petit clerc de procureur ? — qui s'appuyait sur son bouclier d'un air las regardait rêveusement s'envoler ces draperies dans le ciel, avec leurs plis bien sages, aux couleurs harmonieuses : draperies, idées, sur le roi ou sur Dieu, sentiments bien ordonnés, passions faites pour les alexandrins, les lettres de style noble... L'art nous donne peut-être la clef d'une société, et cette société nous donne à son tour la clef de l'art qui l'a charmée. Même les artistes qui ont été pauvres et maudits sont obligés de présenter leurs œuvres au grand contrôle des sources !

Joseph Billioud saisissait merveilleusement et avec un vrai contentement cette interprétation de la vie passée, de la hiérarchie compliquée des classes aisées ou populaires, où l'art apportait les lignes pures de la sculpture ou du tableau. La brodeuse de Françoise Duparc avec son air tranquille tout illuminé de clarté, le Christ gisant tragique d'Antoine Duparc à Villeneuve-lès-Avignon sont bien différents l'un de l'autre : l'un annonce la fin du Baroque musclé et grinçant, l'autre présage de loin le XIX[e] siècle ensoleillé et réaliste, sans mièvrerie ni rusticité. Antoine a chanté l'amère poésie de la mort du Christ, Françoise au contraire a su rendre les lumières jouant dans un intérieur modeste et soigné. Toute la haute conception que Joseph Billioud se faisait de la mission de l'artiste tient, pour nous, dans ces deux œuvres.

André VILLARD.